

—Cela et les enfants près de lui vont hâter la guérison de Jacques.

—Raison de plus pour que, jusqu'à nouvel ordre, nous gardions notre secret.

—Nous le garderons, Etienne ; non, il ne faut pas qu'ils sachent... Tu ne te figures pas comme Georges et Edouard sont gentils avec eux, avec tout le monde. Hier, toute la journée, les chers petits ont eu des visites et ça continue aujourd'hui ; on leur fait fête ; je ne te le cache pas, mon garçon, ça me fait quelque chose ; il y a des instants, si je ne me retenais pas, où je pleurerais comme une bête. Etienne, trouves-tu, comme les gens de Saint-Amand, qu'ils ressemblent à leur mère ?

—Oui, ils lui ressemblent

—Ah ! si tu savais comme tu me rends content ; c'est que vois-tu, mon ami, ce serait un grand malheur pour eux s'ils ressemblaient à leur père.

Le lendemain, la lettre de Mercédès arriva.

Ce fut Pierre Rouget, à son tour, qui se rendit chez Etienne. Le jeune homme, qui attendait, n'était pas allé faire sa tournée dans les champs.

Le lecteur sait ce que contenait la lettre de la danseuse. Elle fut lue avec émotion par Etienne et arracha des larmes à ceux qui écoutaient. Mais elle était consolante. Elle disait que les jours de la comtesse n'étaient plus en danger. On se sentait rassuré. Les cœurs pouvaient s'ouvrir largement à l'espérance.

Pierre Rouget et Etienne se rappelèrent parfaitement avoir vu du Stéphanos à Saint-Amand. Le passage de cet homme sur la route où la comtesse allait mourir n'avait-il pas quelque chose de providentiel ?

La présence de Mercédès à Bellombe était expliquée ; la lettre jetait la clarté sur tout ce qui avait pu paraître obscur.

Mercédès conseillait à Etienne de se montrer dorénavant très réservé, de ne rien faire qui fût en dehors des convenances et de bien se garder, surtout, de venir à Bellombe.

Le jeune homme ne chercha pas dans les paroles de la danseuse autre chose que les raisons qu'il avait trouvées lui-même pour se faire une règle de conduite. Il ne pouvait pas deviner que les conseils donnés par Mercédès fussent motivés par d'autres considérations, par d'autres raisons plus sérieuses, plus graves.

VIII

L'ESCLAVE RÉVOLTÉ.

La Papillonne rentra à Paris à une heure assez avancée de la nuit. Elle n'avait pas prévenu de son arrivée ; on ne l'attendait pas ; mais la cuisinière lui eut vite préparé quelque chose à manger.

Augustine lui dit que depuis son départ le comte de Verdraine n'avait pas cessé de rôder dans la rue, autour de la maison. Evidemment il guettait son retour. Il avait tout à fait les allures d'un fou. Sa figure faisait peur.

—C'est bien, répondit tranquillement la danseuse, demain matin on lui fera savoir que je suis revenue et que n'ayant pas à sortir de la journée, je le recevrai à l'heure où il se présentera.

Flora ne pouvait se soustraire à cette visite du comte ; il exigait sans doute qu'elle lui expliquât sa conduite, elle ne s'y refuserait pas, elle était prête à lui répondre. Elle ne redoutait nullement cette entrevue, qui devait être la dernière.

Avant de se mettre au lit, elle écrivit un billet pour informer le comte de son retour et lui dire qu'elle le recevrait dans la journée à l'heure qui lui conviendrait le mieux.

Ce billet fut porté le lendemain matin à neuf heures chez M. de Verdraine, à qui il fut remis aussitôt.

—Enfin ! murmurait-il.

Et un pli amer se dessina sur ses lèvres.

Le comte, nous l'avons dit, n'était plus ce brillant et superbe gentilhomme dont naguère encore on recherchait l'amitié, il n'avait plus rien de ce don Juan qui avait laissé derrière lui tant de victimes ; il n'était plus ce beau et séduisant Maxime dont Mme de Brogniès s'était follement éprise et qui avait fait rêver tant de jeunes filles. Il avait beaucoup maigri, ses cheveux commençaient à grisonner sur les tempes et quelques fils blancs apparaissaient dans sa barbe noire ; des rides précoces se montraient sur son front et au coin de ses yeux cavares. Il ne se tenait plus aussi droit ; son attitude n'avait plus la même assurance, la même fierté, son regard était vague, souvent perdu. En moins d'une année, il avait franchi les limites de la jeunesse ; déjà il était vieux.

Et quand il ne s'était pas grisé d'absinthe ou d'autres liqueurs fortes, le malheureux avait conscience de son abaissement, de sa dégradation, de sa ruine.

Alors, s'ils se plaçaient devant un miroir, il tressaillait dans tout son être, hésitait à se reconnaître et d'une voix sourde, les lèvres crispées, il murmurait :

—Voilà ce qu'elle a fait de moi ! Oh ! Flora ! Flora !

Toutefois, il était resté très soigneux de sa personne et avait toujours des prétentions à l'élégance ; il n'avait pas cessé de s'habiller avec goût, avec recherche et à la dernière mode. Il cherchait, autant qu'il le pouvait, à dissimuler les ravages causés par ses passions.

Il procéda à sa toilette et y mit un soin minutieux ; il alla jusqu'à enlever de sa barbe quelques poils blancs qui s'obstinaient à ne pas vouloir se cacher dans la masse. Il voulait en core être beau ; il allait voir Flora !

Après s'être regardé dans une glace, il sortit satisfait de sa personne autant qu'il pouvait l'être.

Il prit une voiture de place et à dix heures et demie il sonnait à la porte du petit hôtel de la rue des Dames.

Ajax lui ouvrit.

Il traversa la petite cour, monta les marches du perron et pénétra dans l'antichambre où il trouva Augustine.

—Veuillez entrer dans le salon, monsieur le comte, lui dit la femme de chambre, je vais prévenir mademoiselle.

—Je viens peut-être un peu trop tôt ?

—Je ne pense pas, monsieur le comte ; mademoiselle est arrivée hier soir assez tard, mais elle s'est levée ce matin à huit heures.

Le comte entra dans le salon et Augustine grimpa lestement l'escalier du premier étage.

M. de Verdraine était resté debout et se demandait avec anxiété quel accueil lui allait être fait. Il sentait bien que la danseuse lui échappait, car en rentrant dans sa maison des Batignolles elle lui avait fait comprendre que tout devait être fini entre eux. Mais il connaissait les qualités du cœur de la jeune fille, sa générosité, et il s'accrochait énergiquement à un espoir.

—Elle est froide, fantasque, absolue, impérieuse, se disait-il ; mais elle est bonne, mais elle a du cœur ; sa cruauté n'est pas réelle. Non, après tout ce que j'ai fait pour elle, il est impossible qu'elle ne me prenne pas en pitié.

Mais, reprenait-il, si elle reste sourde, insensible à mes supplications, si elle me repousse, si réellement elle veut que tout soit fini entre nous... Oh ! alors, alors !... A mon tour j'aurai le droit de parler haut ; il faudra qu'elle me rende compte de sa conduite envers moi ; elle a été menstrueuse, elle a été infâme, sa conduite, si c'est une comédie qu'elle a jouée. Mais pourquoi dans quel but ? J'ai été au devant de tous ses desirs, je lui aurais donné mon sang, je lui aurais donné ma vie !... Quelle a été la récompense de mes soins, de mon dévouement, je pourrais dire mes faiblesses, de mes lâchetés ? Elle m'a fait souffrir comme jamais homme n'a souffert, elle m'a martyrisé comme si elle y eût trouvé son plaisir... Et moi je l'aimais, je l'adorais et... fou que je suis, je l'aime encore ! Oh ! cet amour, c'est un poison distillé par son sourire et que ses yeux ont versé dans mon cœur.

Voyons, est-ce qu'une femme a le droit de briser ainsi la vie d'un homme, de le tuer !...